

Ambivalence et dialectique du travail

Remarques sur le livre de Moishe Postone,
*Temps, travail et domination sociale*¹

Jean-Marie Harribey

LE LIVRE DE MOISHE POSTONE se présente comme une tentative de réinterprétation complète de la théorie de Marx, à partir des œuvres de celui-ci qualifiées de « maturité » par l'auteur. L'objectif est donc de réfuter le « marxisme traditionnel » pour pouvoir repenser la critique radicale du capitalisme. Il s'agit d'une telle entreprise, par sa taille comme par sa qualité, que les remarques que je formulerai appellent beaucoup de modestie et de retenue ; elles seront de toute façon très partielles.

Le point de départ de l'auteur est de refuser de considérer le travail comme une catégorie transhistorique mais de le prendre au contraire comme une catégorie spécifique du capitalisme et de la modernité. La théorie de Marx doit être comprise non comme « une critique du capitalisme faite du point de vue du travail » mais comme « une critique du travail sous le capitalisme » [p. 19]. Il en résulte que « les rapports sociaux et les formes de domination qui caractérisent le capitalisme dans l'analyse de Marx restent insuffisamment compris aussi longtemps qu'ils le sont en termes de classes enracinés dans des rapports de propriété et médiatisés par le marché » [p. 19], et que « les théories marxistes traditionnelles se focalisent sur le mode de distribution et comprennent la contradiction [du capitalisme] comme une contradiction entre la sphère de distribution et la sphère de production » [p. 42]. Pour l'auteur, « le fait que Marx interprète le sujet historique à l'aide de la catégorie de capital indique le passage d'une théorie des rapports sociaux fondamentalement compris en termes de rapports de classes à une théorie des formes de médiation sociale exprimées par des catégories telles que valeur et capital. Cette différence est liée à la différence entre les deux formes de critique sociale [...], à savoir la différence entre comprendre le capitalisme, d'un côté, comme système d'exploitation et de classe dans la société moderne et, de l'autre, comme constituant de la fabrique même de la modernité. » [p. 120]

Suivent près de six cents pages dans lesquelles Postone s'attache à revisiter l'économie politique et l'approche du marxisme considérée par lui comme traditionnelle, en passant par une critique en règle des principaux auteurs de l'école de Francfort. Il s'agit de faire une « critique de l'économie politique » et non pas une « économie politique critique » [p. 110]. J'

¹ Moishe Postone, *Temps, travail et domination sociale*, Paris, Mille et une nuits, 2009 (publié aux États-Unis pour la première fois en 1993, il a été ré-édité en 2003). C'est à cet ouvrage que renvoient les mentions de page entre crochets dans le corps de cet article.

ordonne mes questions et remarques autour de deux thèmes : celui des catégories de valeur, de richesse et de capital, et celui de l'utilisation des contradictions dans l'analyse.

1. Valeur, richesse et capital chez Postone

Dans l'immense programme de recherche que veut fonder Postone, on retrouve évidemment les catégories fondamentales de valeur, de richesse et de capital. Et, sans surprise, le célèbre passage de Marx des *Grundrisse* est convoqué par Postone, comme il l'est par tous les auteurs modernes qui ont tenté de reconsidérer la valeur et la richesse dans le capitalisme contemporain, et cela dans des directions totalement divergentes ².

Marx écrit ³ : « Cependant, à mesure que se développe la grande industrie, la création de la richesse réelle dépend moins du temps de travail et du quantum de travail employé que de la puissance des agents mis en mouvement au cours du temps de travail, laquelle à son tour – leur *puissance efficace* – n'a elle-même aucun rapport avec le temps de travail immédiatement dépensé pour les produire, mais dépend bien plutôt du niveau général de la science et du progrès de la technologie, autrement dit de l'application de cette science à la production. [...] La richesse réelle se manifeste plutôt – et c'est ce que dévoile la grande industrie – dans l'extraordinaire disproportion entre le temps de travail utilisé et son produit, tout comme dans la discordance qualitative entre un travail réduit à une pure abstraction et la force du procès de travail qu'il contrôle. [...] Dans cette mutation ce n'est ni le travail immédiat effectué par l'homme lui-même, ni son temps de travail, mais l'appropriation de sa propre force productive générale, sa compréhension et sa domination de la nature, par son existence en tant que corps social, en un mot le développement de l'individu social, qui apparaît comme le grand pilier fondamental de la production et de la richesse. [...] Dès lors que le travail sous sa forme immédiate a cessé d'être la grande source de la richesse, le temps de travail cesse d'être nécessairement sa mesure et, par suite, la valeur d'échange d'être la mesure de la valeur d'usage. »

Postone affirme avec force que, selon Marx, dans le capitalisme, valeur et richesse sont différentes. La première dépend du temps de travail, la seconde n'en dépend pas. Ce point est indiscutable, Marx n'a effectivement jamais cessé de le répéter ⁴. A s'en tenir là, Marx n'aurait d'ailleurs pas fait preuve de grande originalité, car Ricardo l'avait déjà dit en levant toutes les ambiguïtés laissées par Smith ⁵. Mais Marx a exploré une voie dans laquelle s'inscrit Postone : la spécificité du travail rendu abstrait par le processus

²/ Les théoriciens du cognitivisme et aussi M. Hardt et A. Negri ou encore A. Gorz ont proposé une thèse faisant de la connaissance et de l'immatériel la source de la valeur en lieu et place du travail. Pour une critique, voir J.-M. Harribey, « Le cognitivisme, nouvelle société ou impasse théorique et politique ? » *Actuel Marx*, n° 36, septembre 2004, p. 151-180, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/cognitivisme.pdf>.

³/ K. Marx, *Manuscrits de 1857-1858, Grundrisse*, Paris, Ed. sociales, 1980, tome II, p. 192-193.

⁴/ C'est sur cette base que j'ai initié en 1992 une critique de l'approche libérale de la « valeur de la nature », résumée dans J.-M. Harribey, *L'Économie*

économique, Le développement soutenable par la réduction du temps de travail, Paris, L'Harmattan, 1997.

⁵/ D. Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, [1917], Paris, GF-Flammarion, 1992, p. 289 : « La valeur diffère donc essentiellement de la richesse, car elle ne dépend pas de l'abondance, mais de la difficulté ou de la facilité de production. Le travail d'un million d'hommes dans les manufactures produira toujours la même valeur, mais pas la même richesse. » Une richesse plus grande parce que la productivité du travail augmente, laquelle fait diminuer la valeur unitaire.

de marchandisation. Il en résulte une question théorique décisive pour aborder la transition vers une société postcapitaliste : faut-il, après avoir établi la distinction entre valeur et richesse, considérer avec Postone qu'elle n'est valable que sous le capitalisme, ou, plus précisément, que « la « théorie de la valeur-travail » de Marx n'est pas une théorie du travail en général, mais une analyse de la spécificité historique de la valeur comme forme de richesse et du travail qui est censé la constituer » [p. 45-46] ?

J'avancerai plusieurs propositions pour examiner comment Postone aborde cette question.

1. Si la valeur est spécifiée comme « forme de richesse », on édulcore la différence entre les deux catégories qui était au départ posée comme irréductible, et on s'empêche d'exploiter théoriquement le hiatus croissant entre quantité de richesse produite pendant une unité de travail et valeur de celle-ci, du fait de l'augmentation de la productivité ⁶. Il faudrait donc, en toute rigueur, parler de « valeur comme forme d'une part de la richesse », si l'on considère que la valeur ne recouvre pas toute la richesse.

La théorie de la valeur-travail n'a-t-elle de validité que dans l'économie capitaliste ? Autrement dit, les échanges marchands dans les sociétés précapitalistes n'avaient-ils pas une base en termes de comptabilité de travail et le dépassement du capitalisme signifiera-t-il la même absence ? Au sujet du premier point, l'histoire a montré que, si tous les échanges humains ne relevaient pas du marché (notamment les échanges symboliques), les échanges marchands se fondaient en tendance sur les coûts de production en travail. Au sujet du second, Postone fait fi de l'avertissement de Marx ⁷ : « Après l'abolition du mode de production capitaliste, le caractère social de la production étant maintenu, la *détermination de la valeur* prévaudra en ce sens qu'il sera plus essentiel que jamais de régler le temps de travail et la répartition du travail social entre les divers groupes de production et, enfin, de tenir la comptabilité de tout cela ⁸. » Il n'est pas certain que Postone soit sur la même longueur d'ondes quand il écrit : « Bien que, dans ce type de société [postcapitaliste], une économie de temps reste importante, ce temps aurait probablement une simple valeur descriptive. » [p. 556]

⁶ Je reprendrai ce point plus loin. Pour l'instant, disons qu'il est l'objet d'une incompréhension récurrente, notamment dans certains milieux écologistes qui, adeptes de la décroissance, s'imaginent que, parce que la production diminuerait d'un point de vue physique, la valeur de celle-ci (mesurée par exemple par le PIB) suivrait automatiquement le même chemin.

⁷ K. Marx, *Le Capital*, Livre III, 1894, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1968, tome II, p. 1457, [souligné par moi].

⁸ Et il faudrait aussi rappeler le célèbre passage de la *Critique du programme du parti ouvrier allemand*, 1875, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1965, tome I, p. 1420 : « Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des in-

dividus à la division du travail et, par suite, l'opposition entre le travail intellectuel et le travail corporel ; quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais encore le premier besoin de la vie ; quand avec l'épanouissement universel des individus, les forces productives se seront accrues, et que toutes les sources de la richesse coopérative jailliront avec abondance – alors seulement on pourra s'évader une bonne fois de l'étroit horizon bourgeois, et la société pourra écrire sur ses bannières : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! » Une grande part de Marx se trouve réunie dans ce passage, notamment son matérialisme et sa croyance au progrès des forces productives bien peu écologiste ici, mais surtout pas une vision du travail à la Postone.

Reconnaissons toutefois que la position de Marx peut être changeante : « Aucun type de société, dit-il, ne peut empêcher que, d'une manière ou d'une autre, le temps de travail de la société ne règle la production ⁹. » Et ailleurs : « Dans la société coopérative fondée sur la propriété collective des moyens de production, les producteurs n'échangent pas du tout leurs produits ; de même, le travail incorporé dans ces produits n'apparaît pas ici comme valeur de ces produits, comme une qualité qu'ils possèdent ; en effet, contrairement à ce qui se passe dans la société capitaliste, où les travaux individuels ne prenaient d'existence qu'après un détour, ils existent désormais de façon immédiate, en tant que partie intégrante du travail total ¹⁰. » A mon avis, c'est le point le moins convaincant de Marx qui renvoie à l'insuffisance de sa vision du marché, en tant que mode de coordination sociale, qui dépasse le capitalisme avec lequel Marx le confond de manière inconsidérée. Ce n'est pas un hasard si le statut du marché est totalement absent du livre de Postone.

2. L'« immense accumulation de marchandises » prend la forme de *valeur pour le capital*. Est-ce à dire qu'il n'y a point d'autre valeur que celle destinée à se transformer en capital ? Il n'y en a point, répond Postone. Que dit Marx à ce sujet ? C'est là que la discussion commence car les interprétations diffèrent. Il ne fait pas de doute que lorsque Marx dessine au début du *Capital* le modèle théorique pur du capitalisme, dans lequel tout est marchandise, la valeur est par définition exclusivement celle qui est produite par la force de travail salariée, qui est « portée » (selon le mot de Marx) par l'un des deux caractères de la marchandise (sa valeur d'usage) et qui est finalement appropriée par le capital. Cependant, l'analyse d'une société concrète fait apparaître l'imbrication de différents types de rapports sociaux, l'un dominant et en extension, les autres mineurs ou en voie de disparition. Autrement dit, à un moment donné, une société n'est jamais un modèle pur. Une chose est de dire que « d'après Marx, la forme-mar-

chandise et la loi de la valeur ne se développent pleinement que sous le capitalisme et elles en sont les déterminations essentielles » [Postone, p. 198, souligné par moi], autre chose est d'en conclure qu'elles n'existent que sous le capitalisme.

Dès lors, le caractère monétaire et marchand d'une société, qui dépasse l'existence ou la domination du capitalisme, implique de reposer le problème autrement : la valeur ne se réduit pas à celle produite par la force de travail salariée pour le capital. La proposition contraire est invalidée, d'abord de manière indiscutable, par l'existence de valeur

⁹/ Lettre à Engels, citée par Maximilien Rubel, en note du *Capital*, Livre III, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome II, p. 1847.

¹⁰/ *Critique du programme du parti ouvrier allemand*, *op. cit.*, p. 1418.

¹¹/ Ma proposition, contenue dans J.-M. Harribey, « Le travail productif dans les services non marchands : un enjeu théorique et politique », *Economie appliquée, An international journal of economic analysis*, tome LVII, n° 4, décembre 2004, p. 59-96, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/productif-non-marchand.pdf>, et « Anticipation, financement et paiement du non marchand : trois moments distincts de la dynamique économique », 2008, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/non-marchand.pdf>, n'a jusqu'ici pas été invalidée, bien que discutée, notamment par J. Bidet, « L'activité non marchande produit de la richesse, non du revenu. Note à propos d'une thèse de Jean-Marie Harribey », 2002, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/de>

produite dans le cadre d'un travail indépendant, qui, clairement, permet l'accumulation d'un petit capital entre les mains de son propriétaire. En outre, j'ai soutenu ailleurs qu'il existe une valeur, que la collectivité exprime monétairement, produite dans la sphère non marchande ¹¹. Autrement dit, la catégorie de travail productif, dont Postone curieusement ne dit presque rien dans son ouvrage, doit constamment être référencée aux rapports sociaux en vigueur car il n'y a pas de travail productif en soi.

Au sein de l'économie capitaliste, seule la production de valeurs marchandes par le travail salarié aboutit à une production de plus-value permettant d'accumuler du capital, si l'on fait abstraction de la petite accumulation que peut réaliser le travailleur indépendant. C'est en ce sens qu'il faut entendre la définition du travail productif par Marx : dans le mode production capitaliste pur, seul le travail salarié est productif de valeur venant grossir le capital, c'est-à-dire, en un mot, seul ce travail est productif de capital. « N'est productif que le travail qui produit du capital », écrit Marx ¹². On aurait tort de prendre cette définition du *travail productif de capital* pour une définition du *travail productif en soi*, indépendamment des rapports sociaux dans lesquels il s'effectue. Cela devrait d'ailleurs entrer parfaitement dans le cadre de Postone, mais il n'en souffle mot.

Marx lui-même nous avertit du problème : « L'esprit borné du bourgeois confère un caractère absolu à la forme capitaliste de la production et la considère comme son unique forme naturelle. Il confond donc volontiers la question du travail productif et du travailleur productif, telle qu'elle se pose du point de vue du capital, avec la question du travail productif en général ¹³. »

La distinction entre procès de production capitaliste (de travail productif de capital) et procès de production en général (de travail productif en général) est permanente chez Marx et, à mon sens, elle s'oppose au refus de Postone d'attribuer au travail une quelconque dimension anthropologique. Position extrême qu'il est finalement obligé de plus ou moins abandonner pour se ranger à une vision

beaucoup plus dialectique, quoique hésitante : « La possibilité que le travail social, dans une société post-capitaliste, soit plus intéressant et gratifiant ne traduit pas une utopie du travail. Elle n'est pas liée à l'idée que le travail soit centralement constitutif de toute vie sociale, elle se fonde au contraire sur la *négation* historique du rôle socialement constitutif que le travail joue sous le capitalisme. » [p. 532] Je dis hésitante car on peut se demander si, au sein d'une telle société débarrassée du capitalisme, le travail « plus intéressant et gratifiant » ne serait pas en-

bat-bidet.pdf, parce que les critiques n'ont pu répondre à la question logique suivante, issue d'un raisonnement « à la limite » qui visait à démontrer que les services non marchands n'étaient pas financés par un prélèvement sur la plus-value capitaliste : supposons que la sphère non marchande s'élargisse progressivement et que le paiement des biens et services qui y sont produits soit socialisé par l'impôt ; si la proportion de cette sphère tendait vers le maximum de 100 % de la production totale, il serait impossible de considérer que son financement est assuré par un prélèvement sur une sphère marchande en voie de disparition. Dans ces articles, j'ai aussi tenté de montrer que valeur implique monnaie et réciproquement.

¹²/K. Marx, *Principes d'une critique de l'économie politique*, 1857-1858, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1968, tome II, p. 242.

¹³/K. Marx, *Matériaux pour l'économie*, 1861-1865, in *Œuvres*, op. cit., tome II, p. 388.

core plus central dans la construction sociale des individus qu'il ne l'est sous le capitalisme où il est fondamentalement aliéné. Ainsi, Postone reconnaît que « le socialisme permettrait donc de nouveaux modes de travail et d'activité individuels, plus riches et plus satisfaisants, et une relation nouvelle du travail aux autres domaines de la vie », et que « le travail, libéré de son rôle social historiquement spécifique, [se transforme] de telle manière qu'il enrichisse les hommes au lieu de les appauvrir » [p. 545]. Mais c'est après avoir affirmé : « Nous verrons que pour Marx le travail est effectivement socialement constituant et déterminant, mais *seulement* sous le capitalisme. » [p. 99] En définitive, il n'y a pas de raison logique de supposer que, parce qu'il faut abolir le rôle que joue le travail sous le capitalisme, le travail ne jouerait pas un *autre* rôle sous d'autres rapports sociaux. A mon avis, là réside la principale fragilité de la thèse de Postone qui traverse tout son livre. De ce fait, il n'est pas sûr que l'on puisse affirmer que Marx avait définitivement tiré un trait sur la possibilité d'émanciper le travail tout en pensant à son abolition. Abolition du travail salarié, c'est certain ; abolition du travail, rien n'est moins sûr.

3. Pour réfuter ce qu'il appelle le marxisme traditionnel, Postone ne tord-il pas le bâton pour les besoins de sa thèse ? Par exemple, il cite Hilferding répondant à Böhm-Bawerk : « Marx part d'une analyse du travail comme élément constituant la société humaine et [...] déterminant, en dernière analyse, le développement de la société. Ainsi saisit-il par son concept de valeur ce facteur dont la qualité et la quantité [...] régissent causalement la vie sociale. » Et Postone répond : « Le « travail » est ici le fondement ontologique de la société – ce qui constitue, détermine et régit causalement la vie sociale. Si, comme le soutiennent les interprétations traditionnelles, le travail est la seule source de richesse et l'élément constituant essentiel de la vie sociale dans toutes les sociétés, alors la différence entre les diverses sociétés ne peut être fonction que des différentes manières dont cet élément régulateur domine : ou sous une forme voilée et « indirecte », ou (de préférence, aux yeux du marxisme traditionnel) sous une forme ouverte et « directe ». » [p. 97] Or, s'il est vrai qu'on peut voir dans la citation de Hilferding la tendance economiciste d'un certain marxisme traditionnel, Postone attribue à ce marxiste la confusion entre richesse et valeur, ce qui n'est pas juste.

On pourrait presque s'interroger pour savoir si Postone n'enfoncé pas quelques portes ouvertes quand il réclame : « En fait, l'analyse marxienne de la marchandise et du capital – c'est-à-dire les formes quasi objectives de médiation sociale constituées par le travail sous le capitalisme – *devrait* être comprise comme une analyse des rapports sociaux fondamentaux de cette société. » [p. 19, souligné par moi] Quel marxiste, traditionnel ou non, n'a pas fait sienne l'idée que le capital est un rapport social ? Sans vouloir un seul instant manquer de respect envers Postone, l'affirmation suivante n'a rien d'original : « La catégorie de capital se rapporte bien plutôt à un type de rapports sociaux particuliers, à une forme sociale dynamique, totalisante et contradictoire qui est constituée par le

travail vivant dans sa dualité en tant qu'activité médiatisant la relation des hommes entre eux et avec la nature ¹⁴. » [p. 511]

4. Cette dernière question est d'ailleurs au centre de la discussion qui a agité le marxisme – et au-delà – pendant plus d'un siècle : le passage des « valeurs » aux prix de production. Postone est muet sur ce point. Or la manière dont cette célèbre controverse prit fin aurait pu constituer un terrain de choix pour une éventuelle remise en cause du « marxisme traditionnel ». La conception traditionnelle – et que l'on trouve en partie chez Marx – du salaire comme valeur du panier de biens de consommation nécessaires à la reconstitution de la force de travail empêche de trouver une solution satisfaisante à la « transformation des valeurs en prix de production ». Seule une conception du salaire monétaire, faisant de celui-ci le résultat de la confrontation sociale pour le partage de la valeur ajoutée, le permet en retrouvant les intuitions de Marx ¹⁵. Et Postone n'en dit rien. Ce silence et l'absence totale de la monnaie ne sont-ils pas révélateurs d'un marxisme pour le coup très traditionnel duquel Postone reste pour une part prisonnier ?

2. Sur les contradictions

L'un des mérites de Postone et l'intérêt majeur de son livre sont d'avoir systématisé le concept d'abstraction. On le sait depuis les premières pages du *Capital*, au double caractère de la marchandise (valeur d'usage et valeur d'échange) correspond le double caractère du travail (concret et abstrait). La marchandise objectivise le travail social et Postone l'exprime parfaitement : « Mais si la catégorie de travail humain abstrait est une détermination sociale, elle ne peut pas être une catégorie physiologique. » [p. 217] Ou bien : « La marchandise est un produit en même temps qu'une médiation sociale. Ce n'est pas une valeur d'usage qui a de la valeur mais, en tant qu'objectivation matérialisée du travail concret et du travail abstrait, c'est une valeur d'usage qui est une valeur et qui donc a une valeur d'échange. » [p. 231] Ou encore : « L'apparence de la marchandise comme simple bien ou produit conditionne en retour les conceptions de la valeur et du travail créateur de valeur. C'est-à-dire que la marchandise semble ne

pas être une valeur, une médiation sociale, mais une valeur d'usage ayant une valeur d'échange. » [p. 251]

C'est dans cette voie que s'étaient engagés Isaac Rubine ¹⁶ au début du xx^e siècle, puis plus récemment Anselm Jappe. Le premier avait insisté sur le fait que pour Marx le travail était la substance de la valeur, la mesure de la valeur était le temps de travail et la valeur d'échange était la forme que prenait la valeur. Le second, qui

¹⁴/ Cette phrase est précédée de celle-ci sur laquelle je reviendrai plus loin : « Nous avons vu que la conception marxienne de capital ne peut pas être comprise en termes seulement « matériels » – c'est-à-dire en termes de « facteurs de production » contrôlés par les capitalistes – ni pleinement saisie en termes de rapport social entre la classe capitaliste et la classe ouvrière structurée par la propriété privée des moyens de production et médiatisé par le marché. »

¹⁵/ G. Duménil, *De la valeur aux prix de production, Une réinterprétation de la transformation*, Paris, Economica, 1980 ; D. Foley, « Value of money, the value of labor power and the marxian transformation problem », *Review of Radical Political Economics*, 1982, XIV, p. 37-47.

¹⁶/ I. Rubine, *Essais sur la théorie de la valeur*, [1928], Paris, Maspero, 1978, rééd. Syllepse, 2009.

d'ailleurs citait Postone, avait enfoncé le clou : « Le travail est une réalité capitaliste ¹⁷. » Et il ne s'embarrassait pas de nuances puisque « la critique de l'économie politique du Marx tardif (mais aussi la *Critique du programme de Gotha*) démontre que tout changement social est vain s'il n'arrive pas à abolir l'échange marchand » ¹⁸. L'affirmation est forte parce qu'elle situe la contradiction fondamentale du capitalisme non pas tant dans l'exploitation, et donc la lutte des classes qui s'ensuit, que dans l'opposition entre l'exigence de la valeur et la vie sociale. L'affirmation est forte mais elle ne clôt pas la discussion.

1. Quel sens peut-on attribuer à l'idée réitérée par Postone selon laquelle le marxisme traditionnel aurait statué sur la contradiction entre le mode de production capitaliste et son mode de distribution et aurait ainsi fait du mode de distribution le « noyau de la critique historique de Marx » [p. 23] ? On peut donner entièrement raison à Postone en ceci que, si c'est le cas, on comprend aisément pourquoi une large fraction du mouvement ouvrier et de ses organes représentatifs (partis et syndicats) a longtemps pensé qu'il suffisait de supprimer la propriété privée des moyens de production et d'utiliser l'appareil de production hérité du capitalisme pour mener mécaniquement au socialisme.

Mais l'échec historique du mouvement ouvrier est-il imputable à la théorie, à une théorie, quelle qu'elle soit ? On touche ici à l'un des objectifs du livre de Postone. Bien que l'auteur entende délibérément se situer au niveau théorique le plus élevé, son ambition politique n'est pas moindre et transparaît explicitement à plusieurs reprises. L'échec du marxisme est à ses yeux d'ordre historique et politique : c'est l'échec des constructeurs du « socialisme » du xx^e siècle. Mais cet échec historique est-il dû à une conception théorique ou bien aux rapports de forces qui se sont imposés dans la société : entre capital et travail, entre les mouvements représentatifs du travail, entre fractions du capital et donc entre nations expressions des unes et des autres ?

En faisant de l'accent mis sur l'opposition entre le développement de forces productives et les rapports de production la source de l'échec du marxisme en tant que mouvement, ne verse-t-on pas dans un idéalisme peu susceptible de refonder le marxisme théorique ?

2. On reste dubitatif par la manière dont Postone analyse les rapports entre les classes sociales. Pour lui, « l'analyse de Marx réfute l'idée que la lutte entre la classe capitaliste et le prolétariat soit une lutte entre la classe dominante dans la société et la classe qui porte en elle le socialisme et que, par conséquent, le socialisme entraîne l'autoréalisation du prolétariat » [p. 520]. Je soutiens pour ma part qu'on peut partager avec Postone le refus de considérer que le prolétariat soit le seul sujet historique de la transformation sociale en raison de la multiplicité des formes de domination (des capitalistes sur les travailleurs, mais aussi des nations riches sur les pauvres,

des hommes sur les femmes...), voire qu'il ne soit pas du tout ce sujet, mais il est totalement hors de question d'enlever à Marx cette idée.

¹⁷/ A. Jappe, *Les Aventures de la marchandise, Pour une nouvelle critique de la valeur*, Paris, De-noël, 2003, p. 118.

¹⁸/ *Ibid.*, p. 19.

Pourquoi Postone adopte-t-il ici cette position pour le moins surprenante ? La réponse est contenue dans ce qui suit : « Cette dernière idée est intimement liée à la compréhension traditionnelle de la contradiction fondamentale du capitalisme comme contradiction entre la production industrielle et le marché et la propriété privée. Chacune des deux grandes classes du capitalisme est identifiée à l'un des termes de cette « contradiction » ; l'antagonisme entre travailleurs et capitalistes est donc vu comme l'expression sociale de la contradiction structurelle entre les forces productives et les rapports de production. Toute cette conception repose sur le concept de « travail » comme source transhistorique de la richesse sociale et élément constitutif de la vie sociale. » [p. 520]

Si l'on comprend bien, les travailleurs représentent les forces productives et les capitalistes les rapports de production, ou l'inverse, on ne sait, mais peu importe car cela n'a aucun sens. En effet, les forces productives sont constituées des moyens matériels de production et de la force de travail, et les rapports de production capitalistes sont les rapports entre travailleurs et capitalistes : on ne comprendrait pas que les rapports entre deux classes soient réduits à une seule d'entre elles.

On ne soupçonnera pas ici Postone d'erreur logique dans... la dialectique. Mais cet imbroglio est rendu nécessaire pour justifier sa conclusion qui était d'ailleurs son hypothèse : tout le marxisme entre Marx et lui s'est trompé. Or, si Postone avait raison au sujet de la contradiction entre forces productives et rapports de production, c'est à Marx lui-même qu'il faudrait s'en prendre et cela confirmerait le jugement que Castoriadis a porté ¹⁹. Il me semble que Castoriadis et Postone ont commis deux exagérations inverses. Le premier en accusant Marx de déterminisme économique, c'est-à-dire en lui imputant l'établissement de relations mécaniques et à sens unique, d'une part, entre état des forces productives et type de rapports sociaux, et, d'autre part, entre infrastructure et superstructures, sans tenir compte du fait que, selon le rapport de forces entre les classes, se dessinent une architecture politique et une conscience de cette architecture, laquelle conscience donne des représentations collectives de légitimation ou au contraire de contestation de l'ordre social ²⁰. Le second en dépouillant Marx de l'une de ses thèses les plus chevillées à son corps, à savoir que « l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » ²¹. De plus, comment concilier le célèbre « la lutte des classes est le moteur de l'histoire » avec « pour le Marx de la maturité, la lutte des classes n'est un élément moteur

du développement historique du capitalisme que du fait du caractère intrinsèquement dynamique des rapports sociaux qui constituent cette société » [Postone, p. 475] ? Ou bien Postone a raison et il ne peut plus prétendre retrouver le « vrai » Marx, celui qu'il appelle mature. Ou bien il énonce un raisonnement circulaire

¹⁹/C. Castoriadis, « Valeur, égalité, justice, politique. De Marx à Aristote et d'Aristote à nous », dans *Les Carrefours du labyrinthe*, Paris, Seuil, 1978.

²⁰/ J'ai développé ce point dans « La lutte des classes hors sol ? A propos du prétendu économicisme de Marx », *ContreTemps*, nouvelle série, n° 1, 1^{er} trimestre 2009, p. 123-133, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/valeur/castoriadis-debat.pdf>.

²¹/K. Marx, *Statuts de l'Association internationale des travailleurs*, 1864, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, La Pléiade, tome I, 1965, p. 469.

ou, au mieux, une tautologie : comme les rapports sociaux qui constituent la société capitaliste sont la lutte des classes capitaliste et prolétaire, la lutte des classes explique le développement du capitalisme s'il y a lutte des classes ! Je reconnais qu'il n'y aurait pas tautologie si on ne définissait pas les rapports sociaux capitalistes comme la lutte entre capitalistes et prolétaires, mais si on les définissait, comme semble le faire Postone, par le travail en tant que médiateur social. Mais que serait ce travail sans son antagoniste le capital ?

3. Puisque Postone souligne à juste titre l'impasse qui consisterait à utiliser sans le changer l'appareil productif capitaliste pour dépasser le capitalisme, trouve-t-on chez cet auteur la matière pour fonder un marxisme écologiste ? De manière explicite, il ne consacre à la question de l'écologie que de très brefs passages. Il souligne à juste titre que « la critique marxienne du procès d'accumulation pour l'accumulation propre au capitalisme ne concerne pas seulement la distribution, c'est-à-dire le fait que la richesse sociale ne soit pas utilisée au profit de tous » [p. 454]. Et il poursuit : « Pour Marx, ce modèle de croissance est à double face : il entraîne l'expansion permanente des capacités productives humaines, mais cette expansion, liée comme elle l'est à une structure sociale dynamique aliénée, revêt une forme débridée, illimitée, accélérée, sur laquelle les hommes n'ont aucun contrôle. Indépendamment de toute considération sur les possibles limites à l'accumulation du capital, l'une des conséquences de cette dynamique particulière – qui produit de plus grandes augmentations de richesse matérielle que de survaleur –, c'est la destruction accélérée de l'environnement naturel. Selon Marx, par suite du rapport entre productivité, richesse matérielle et survaleur, l'expansion continue de la survaleur a de plus en plus de conséquences désastreuses pour la nature et pour les hommes. » [p. 457-458]

On remarque que ce diagnostic de Postone n'a rien à voir avec certaines formes de critiques du productivisme situant l'origine de la crise écologique dans une nature humaine marquée par l'*hubris*, contre laquelle toute velléité de changement serait vaine ²². Là-dessus, on peut donner entièrement raison à l'auteur. Cependant, en plusieurs endroits, l'argumentation développée jette le trouble chez le lecteur. Postone se livre en effet à un chassé-croisé entre une position antiproductiviste et une autre renouant avec la confiance dans le progrès technique de nouveau implicitement paré d'une neutralité qu'on eût pensé abandonnée par l'auteur :

« La logique de l'exposé de Marx implique que, si la base-valeur de la production était abolie, la richesse matérielle ne serait plus produite en tant

que porteuse de valeur, mais qu'elle constituerait elle-même la forme sociale dominante de richesses dans un contexte de capacités productives technologiquement avancées. Etant donné l'analyse du capital que fait Marx, cela signifierait que la nature et les conséquences de la crois-

²²/ Voir ma critique de cette posture dans « Toute critique radicale est-elle recyclable dans la décroissance ? », *ContreTemps*, n° 18, février 2007, p. 142-149, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/cr-aries-beset.pdf>, et « Du côté de la décroissance : questions encore non résolues », *Cahiers marxistes*, n° 238, octobre-novembre 2008, p. 175-195, <http://harribey.u-bordeaux4.fr/travaux/soutenabilite/cr-aries-cheynet-latouche.pdf>.

sance économique pourraient être radicalement différentes de celles existant sous le capitalisme. La productivité accrue n'augmenterait plus la richesse sociale indirectement par la diminution du temps de travail nécessaire, ce qui engendre la croissance pour la croissance comme condition de la « santé » économique (ce qui est le cas lorsque la valeur est la forme dominante de la richesse) ; elle aboutirait au contraire directement à une richesse sociale accrue. Dans un tel contexte, il n'y aurait plus de fossé entre la quantité de richesse matérielle produite et la quantité de richesse sociale. A un niveau systémique, cela ne permettrait pas seulement de mettre fin à la pauvreté (en termes de « richesse » au sens capitaliste) au sein même de l'abondance apparente (la masse de biens produits), cela permettrait aussi une forme de croissance économique qui ne serait pas nécessairement diamétralement opposée aux intérêts écologiques durables de l'humanité. » [p. 530]

Tour à tour, l'auteur invoque [p. 531] « l'abolition de la nécessité de toujours augmenter la productivité » et le maintien d'« un haut niveau de productivité ». Postone analyse de manière correcte la relation entre productivité du travail, valeur et richesse, à savoir que productivité du travail et valeur évoluent en sens inverse, et que, pour un temps de travail donné, la richesse sociale (en termes de valeurs d'usage) s'accroît avec la productivité [p. 457]. Il situe très bien la contradiction du capitalisme contemporain qui économise du travail pour produire la richesse mais ne peut se passer du travail pour le processus de valorisation [p. 501-503].

Mais l'analyse se fragilise de nouveau avec la projection dans le futur du salaire et le plaidoyer en faveur du revenu garanti en raison d'un argument que l'on trouve aussi chez Gorz mais qui, à mon avis, est incohérent : « Dès lors que la capacité productive socialement générale du travail concret devient plus grande que la somme des travaux individuels, une disjonction croissante apparaît entre le temps de travail consommé et les biens matériels produits. Considéré du point de vue de la richesse matérielle, le système des salaires devient une forme de la distribution socialement générale et n'apparaît que comme rémunération pour la dépense de temps de travail. Il n'est plus une base dans la production de richesse matérielle ; sa conservation systémique est fonction de la seule valeur. Etant donné qu'il n'existe plus de relation nécessaire entre le temps de travail consommé et la richesse matérielle, l'abolition de la valeur permettrait aussi dans ces conditions le développement d'un autre mode de distribution sociale – un mode où l'acquisition des moyens de consommation ne dépendrait plus « objectivement » de la dépense de temps de travail. » [Postone, p. 534-535]

Premièrement, dire qu'il n'y a plus de relation entre le temps de travail et la production de la marchandise confond absence de relation et proportion déclinante. En d'autres termes, c'est confondre augmentation de la productivité du travail et disparition de la relation inverse entre productivité et valeur, ou encore c'est prendre la diminution de la valeur en fonction de la hausse de la productivité pour une disparition de la loi de la va-

leur alors qu'elle en est la stricte confirmation. On retrouve le point évoqué ci-dessus, au paragraphe 1.1.

Deuxièmement, arguer d'une supériorité de la capacité productive collective par rapport à la somme des travaux individuels ou bien situer l'acte productif en dehors du travail, comme le font les théoriciens du cognitivisme, ou bien fait l'impasse sur le concept de travailleur collectif de Marx en renouant avec une idée de Proudhon qui expliquait que des travailleurs ne peuvent individuellement soulever une lourde charge mais y parviennent en unissant leurs forces.

Troisièmement, la distribution de revenus (par définition monétaires) ne peut être qu'équivalente à la production de la valeur (par définition monétaire). Donc, vouloir un mode de répartition des revenus où le salaire ne correspondrait plus à « la valeur du temps de travail dépensé » mais au « volume produit » [p. 535, n. 1] comporte deux risques : d'une part revenir à une conception pré-marxienne du salaire comme équivalent de la valeur produite par le travail, d'autre part ignorer que toute société voulant investir devra s'assurer d'un surplus social au-delà des biens de consommation. Enfin, le versement d'un revenu d'existence ne pourra provenir que d'une part du revenu global engendré par le travail social. Il ne viendra pas d'ailleurs, et ne sera pas prélevé sur un stock accumulé, car tout revenu est un flux courant. C'est en ce sens que le dépassement du salariat ne viendra pas de la distribution de revenus dont on se demande bien où et par qui ils seraient engendrés, mais il viendra surtout de la diminution du temps de travail soumis à une logique d'accumulation.

Pour conclure, disons avec force qu'il faut lire le livre de Postone car il est passionnant. En ces temps de crise du capitalisme globalisé qui montre que la finance fétiche a été rattrapée par la loi de la valeur, il est important de rouvrir une réflexion sur la valeur, le travail et le capital. Est-il nécessaire, une nouvelle fois, de rechercher la clé de cette réflexion en faisant le pari qu'il existe un Marx de la maturité que le marxisme aurait délaissé, voire trahi ? C'est le pari de Postone, que je considère comme inverse de celui de Castoriadis qui, au contraire, considérait que le retour à Marx était impossible. Les deux paris me semblent abusifs.

Premièrement, tout n'est pas dans Marx, mais il n'y a pas rien.

Deuxièmement, la catégorie de valeur pour le capital ne peut pas être pensée sans le marché. Or le marché ne se réduit pas au capitalisme, ou, si l'on préfère, le capitalisme implique (au sens logique) le marché mais la réciproque n'est pas vraie. Il s'ensuit que, à mon sens, si on tient pour acquis que la valeur est une forme sociale, il reste à déterminer si elle est une forme sociale d'une société où la monnaie est une institution sociale, ce qui est mon point de vue, ou si elle est une forme sociale du seul capitalisme, ce qui est le point de vue de Postone mais dont il n'est pas certain que ce soit celui de Marx. Il s'ensuit également que la discussion reste ouverte pour faire la part entre le travail en tant que catégorie historique et le travail en tant que catégorie anthropologique.

Troisièmement, il ne faut pas prendre à la légère les hésitations de Marx,

qui attestent de sa conscience de l'ambivalence, de la dialectique du travail, même si l'abstraction dont celui-ci est l'objet du fait de la dynamique de l'accumulation du capital tend à lui faire jouer ce rôle de médiation sociale totale dont parle Postone, c'est-à-dire à le rapprocher tendanciellement de plus en plus près de la limite que serait un capitalisme chimiquement pur, conforme au modèle abstrait du début du *Capital*. Mais le propre d'une limite est de ne pas être atteinte et, aussi aliéné et subsumé que soit le travail, les travailleurs respirent toujours pour... souffler sur les braises des luttes de classes. Le travail est donc toujours en tension entre des aspects contradictoires. En effet, si le capitalisme était à ce point pur que le travail serait définitivement enchaîné, et si, de surcroît, le prolétariat n'était pas un peu le sujet de son histoire, on ne voit pas bien d'où viendrait la transformation sociale, ni à quoi servirait de revisiter Marx.